

**Francesco GUIDA**

**MARCO ANTONIO CANINI ET L'ETHNOGENESE  
DU PEUPLE ROUMAIN**

Marco Antonio Canini and the Ethnogenesis  
of the Romanian People

Marco Antonio Canini, a well-known philo-Romanian, was an artisan of tightening the relations between the Romanians and the Italians. In the period preceding the Union of the Principalities, the Venetian had an active political and cultural contribution in supporting the national cause of the Romanian people. Between 1857 – 1858, Canini polemically replied to certain statements made by Ion C. Brătianu regarding the ethnogenesis of the Romanians. In a series of articles published in *Naționalul* and *Gazeta de Transilvania*, bound together in a volume, *Studii istorice asupra originii națiunii române*, Canini maintained, based on historical, linguistic and archeological evidence, the importance of the Latin component in the process of the Romanian people's formation.

Je me suis déjà occupé de Marco Antonio Canini, Vénitien et grand connaisseur de la Roumanie, et j'ai lui dédié un volume entier<sup>1</sup> dans lequel, en utilisant du récit biographique comme instrument, j'ai tâché de reconstruire le réseau vaste des rapports existants entre le monde balkanique et l'Italie à l'époque risorgimentale. Je n'ai pas été le premier à m'intéresser de ce personnage, j'ai eu comme prédécesseurs illustres Nicolae Jorga, Walter Maturi, Angelo Tamborra<sup>2</sup>, pour citer seulement les plus connus.

**Canini et la Roumanie**

Canini, au registre d'état civil seulement Antonio, naquit en 1822 et il mourut à Venise, en 1891, mais entre ces deux dates il a eu une vie plutôt aventureuse et passée en beaucoup d'endroits loin de la lagune. À Padoue il ne put pas terminer pour raisons politiques les études universitaires et puis à Lucques en 1847 il montra de participer de nouveau complètement de l'esprit national qui s'allait répandant dans la péninsule italique ni il manqua de prendre position explicitement contre l'Autriche. En bon Vénitien de

---

<sup>1</sup> Francesco Guida, *L'Italia e il Risorgimento balcanico. Marco Antonio Canini*, Roma 1984.

<sup>2</sup> Walter Maturi, *Le avventure balcaniche di Marco Antonio Canini nel 1862*, in *Studi storici in onore di Gioacchino Volpe*, Firenze 1958; Angelo Tamborra, *Canini Marco Antonio*, dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, Roma 1975; Jorga a écrit plusieurs essais sur Canini: on peut en trouver indication dans ma monographie citée.

Cannaregio, le même sestiere où aujourd'hui se trouve l'institut roumain de culture, enthousiaste de la République de 1848-49, il critiqua le gouvernement de Daniele Manin: en ayant soutenu des positions unitaires vis-à-vis des autres luttes politiques en cours dans la péninsule italique et des idées inspirées à Saint Simon, il fut emprisonné et puis expulsé avec l'accusation de répandre le communisme entre le peuple. Il se rendit à Rome, où il participa à la République romaine comme secrétaire du régisseur aux barricades, mais, après l'entrée des Français dans l'Urbe, il partit exilé en Grèce avec beaucoup d'autres, après avoir rêvé l'Amérique. Depuis ce moment il resta pour dix ans presque continuellement dans les Balkans entre Grèce, Turquie (observatoire privilégié d'où il suivit pour la presse italienne la guerre de la Crimée) et Principautés roumaines. Ici il passa trois années, jusqu'en 1859, quand il fut expulsé pour les pressions diplomatiques exercées par la France et l'Autriche sur le prince Cuza et sur le gouvernement roumain.

En terre roumaine, qu'il traversa en long et en large, Canini conçut projets hardis entre politique et culture. Il était arrivé à Galați à la moitié de 1856 de Constantinople, il s'établit à Bucarest environ après un an, en abandonnant le milieu grec ou hellénisant du port moldave pour le milieu plus roumain de la capitale valaque. Le 28 novembre 1857 "Românul" et "Naționalul" publiaient un article du caractère publicitaire concernant Canini et par lui inspiré, quoique signé par I. G. Bolentineanu, c'est-à-dire Ion G. Valentineanu. Il servait surtout à procurer des étudiants privés au vénitien. Entre temps il avait appris, avec sa femme Luigia Calegari, la langue roumaine et il sut établir de bonnes relations avec des hommes comme Vasile Boerescu, Constantin Rosetti, Nicolae Filimon et d'autres. Avec Valentineanu il se mit à traduire des livrets d'opéra: un opéra intégralement, la *Norma* de Bellini, pour d'autres (huit) il traduisait seulement des passages liés entre eux par des résumés. Il s'agissait de cinq oeuvres de Verdi, trois de Donizetti et une autre de Bellini. Les brochures se vendaient devant le théâtre (soit à Bucarest soit à Iași un théâtre italien existait) ou dans les meilleures librairies comme celle de Rosetti au 18 de Calea Mogoșăia, aujourd'hui Calea Victoriei. L'activité ne dut pas être très avantageuse cependant et à la moitié de 1858 elle fut suspendue.

Canini était lancé dans une nouvelle entreprise financière et culturelle: la création d'un grand Institut d'instruction secondaire. Pour cela en régions différentes de la Roumanie il recueillit souscriptions de personnages influents: hauts prélats et hommes politiques comme Gheorghe Magheru, Ștefan et Nicolae Golescu. Pour renseignements les personnes intéressées pouvaient se rendre au "Naționalul", le journal de Vasile Boerescu qui était le chef de l'Eforia pour l'instruction publique. Le succès fut haut, mais l'argent ramassé ne fut pas beaucoup et celle-ci fut une des causes de la faillite de

l'initiative; suivirent des voix calomnieuses sur le même Canini. Si un peu d'argent resta à lui, il servit cependant pour nouvelles initiatives culturelles. Pour le consul autrichien Eder par contre "le produit de la souscription fut utilisé pour faire de la propagande révolutionnaire dans le Pays"<sup>3</sup>.

En 1858 il intervint dans une polémique en cours concernant l'ethnogenèse de la nation roumaine, ou y reviendra. Entre temps les événements pressaient et en janvier 1859 avec le couronnement de Cuza à Jăși l'unité, *Mica Unire*, de la Moldavie et de la Valachie se réalisait. Dans l'occasion Canini publia, en le dédiant au prince qui quelques mois plus tard le fera expulser, un *Hymne à la Roumanie* qui transposait en vers beaucoup d'idées contenu dans l'oeuvre dans laquelle il avait parlé des origines du peuple roumain, *Studii istorice asupra originii națiunii române*<sup>4</sup>, compris un programme explicitement risorgimentale. Par la suite la poésie fut rééditée par Canini plusieurs fois avec quelques variantes, en éliminant naturellement chaque référence à Cuza.

Il continuait entre temps à faire projets concernant l'instruction: il entendait publier un dictionnaire, des grammaires et d'autres oeuvres d'usage didactique, mais au printemps de 1859 l'explosion de la guerre entre la France et le Piémont, d'une partie, et l'Autriche de l'autre l'induisit à se jeter dans une dernière entreprise mais cette fois de la valence politique marquée. Le 25 mai 1859 apparut le numéro premier de "Buletinul resbelului din Italia" (Le Bulletin de la guerre en Italie), où il entendait rapporter sur le déroulement de la guerre en cours en Italie. Naturellement le journal, toute oeuvre probablement du même Canini, était résolument rangé pour les Franc-Piémontais et il souhaitait en pratique qu'aussi les Roumains prissent les armes ou au moins ils sympathisassent avec la cause de l'Italie qui était leur même cause. Sans qu'il y eût aucun contact l'exilé italien était sur la ligne du gouvernement Cavour qui alors fit de tout pour attirer de la propre partie le prince Cuza et les patriotes roumains; déjà depuis temps Turin garantissait 200 abonnements à "Românul", le journal de Rosetti<sup>5</sup>. En tel sens le consul autrichien ne s'était pas trompé à considérer Canini un adversaire dangereux. "Buletinul" était en bonne partie composée par reprises d'articles des journaux les plus prestigieux de la presse européenne, mais il ne manquait pas de commentaires originaux, une poésie ou quelque coup d'aile comme la

<sup>3</sup> Hof-Haus-Staat Archiv di Vienna, P.A. XXXVIII, Consolat de Bucarest, von Eder a Rechberg, 30 juillet 1859

<sup>4</sup> *Etudes historiques sur l'origine de la nation roumaine*, Bucuresci 1858.

<sup>5</sup> Angelo Tamborra, *Cavour e i Balcani*, Torino 1958; Domenico Caccamo, *L'Italia, la questione del Veneto e i Principati danubiani (1861-1866)*, dans "Storia e politica", XIX, 1980, 3, pp. 435-456.

longue biographie de Garibaldi qui - on doit le remarquer - n'était pas connu encore comme après 1860. Le journal eut du succès, 1000 abonnés, et il publia 24 numéros pour se transformer après la fin du conflit en "Libertatea și înfrățirea popoarelor" (La liberté et la fraternité des peuples). Canini, qui avait exprimé une confiance prudente vers la France et Napoléon III dans l'esprit de la fraternité des peuples latins, fut profondément déçu de l'armistice de Villafranca qui empêchait l'union de Venise au royaume de Sardaigne. Sur la nouvelle feuille publié par lui finalement sa colère explosa contre "Omul de la 2 decembrie" qui "a menti devant l'Italie, devant l'Europe, devant le monde, devant Dieu, comme il viola le serment solennel qui avait prêté en 1848 devant le Chambre des députés de la France".<sup>6</sup>

Immédiatement le consul français Béclard demanda une mesure exemplaire contre celui qui avait offensé l'empereur des Français. Le prince Cuza et le gouvernement ne purent pas s'exempter de arrêter Canini pour l'extrader donc vers la Grèce, destination choisie par le Vénitien même. Cuza cependant lui accorda les dépenses de voyage à la frontière et le montant de 600 liras. Rosetti, aussi en condamnant le ton utilisé contre Napoléon III, exprima sa compréhension pour la déception endurée par les Italiens pour la conclusion soudaine de la guerre. Oreșanu, sur le journal satirique "Nichipercea", demanda explicitement de quoi on accusât Canini et pourquoi il ne fût pas jugé dans un procès régulier<sup>7</sup>.

Terminait ainsi le premier, et le plus longue, séjour de Canini en terre roumaine. Il avait démontré d'être un intellectuel pas fermé dans la *turris eburnea* des études adorées de glottologie, étymologie, indianistique et littérature et des plusieurs poésies composées facilement et parfois avec goût. Mais il avait aussi démontré d'être complètement intégré dans la société et dans la vie politique et culturelle roumaine, comme il était et il serait de nouveau en Grèce<sup>8</sup>. C'était un intellectuel engagé au siècle des nationalités et au Risorgimento italien roumain ou grec, intellectuel à l'époque active plus en terre étrangère que pas en patrie.

Les expériences suivantes confirment, au moins partiellement, ce jugement. Canini fut en 1862 de nouveau en Grèce et en Roumanie, mais aussi en Serbie et en Hongrie, comme agent du roi Vittorio Emanuele II et de Garibaldi, ainsi que des exilés hongrois plus connus (Klapka plutôt que

<sup>6</sup> Cfr. Dan Berindei, *La lutte pour l'Unité de l'Italie reflétée dans la presse des Principautés Unies (1859-1860)*, in «Revue roumaine d'histoire», II, 1963, p. 109.

<sup>7</sup> Ivi, pp. 107-108; cfr. *Vingts ans d'exil par Marco Antonio ancien émigré vénitien*, Paris, Baudry 1868, pp. 163.

<sup>8</sup> Una studiosa bulgara del pensiero politico ellenico del XIX secolo lo considera un greco al pari degli altri pensatori o polemisti, più che un italiano (Nadia Danova, *Nacionalnijat vâpros v grăckite političeski programi prez XIX vek*, Sofija 1980).

Kossuth). L'affiliation maçonnique récente avait agrandi le nombre et l'importance de ses relations. Alors il soutint, au-delà de la candidature d'Amedeo de Savoie au trône hellénique, l'idée d'une grande confédération danubiano-balkanique qui devait se lever sur les cendres des empires multinationaux de l'Autriche et de la Turquie. Entré clandestinement en terre roumaine, il fut arrêté trahi par un informateur de la police. Alors il n'hésita pas à révéler sa mission politique, en créant quelque embarras dans les gouvernants et dans le prince Cuza, mais aussi dans le consul sarde Strambio. Les papiers qu'il avait avec soi donnaient de la crédibilité à ses affirmations. On décida donc de l'extrader, cette fois vers la Serbie où il tenta d'attirer dans la trame révolutionnaire le prince Michel en vain, le premier ministre Garašanin et le Bulgare exilé Georgi Sava Rakovski, pendant qu'il se heurta durement avec le consul sarde Scovasso qui le crut un fanfaron. Finalement, il fut contraint à laisser cette Principauté et regagner Constantinople de manière plutôt aventureuse, en faisant connaissance des tziganes du Danube<sup>9</sup>.

Canini se rendra en Roumanie de nouveau seulement quinze ans plus tard; il y allait cette fois comme correspondant de guerre en 1877 - et ils furent, les siennes, correspondances de grand intérêt<sup>10</sup> - mais il ne se résigna pas à un rôle d'observateur et il tenta en vain de constituer une légion d'Italiens volontaires pour combattre au côté de l'armée roumaine et russe, comme il était arrivé l'an précédent pour les volontaires accourus en aide de Serbes et Bosniaques. En 1878 une dernière fois revint dans le Pays indépendant avec un projet de colonisation de l'inhospitalier Dobrudja par moyen de l'immigration d'Italiens paysans. Ce fut le dernier faillite et après de cette époque son rapport avec les Roumains se fit aigre-doux pour la dure campagne<sup>11</sup> qu'il mena (il qui se déclarait filoroumain) contre l'antisémitisme présent en Roumanie: un sujet dont on parla beaucoup car les Puissances, à la place de la reconnaissance du Royaume, exigèrent un amendement constitutionnel qui donnât droit pleine de citoyenneté aux Juifs. Sur le problème il entra en polémique avec Baccio Emanuele Maineri, mais entre les deux continua une longue amitié, comme prouve une étude de

---

<sup>9</sup> Francesco Guida, *L'Italia e il Risorgimento balcanico*, cit., pp. 188-200.

<sup>10</sup> Idem, *Marco Antonio Canini corrispondente dal fronte di guerra russo-turco nel 1877*, "Archivio storico italiano", CCCXXXVII, 1979, pp. 335-424.

<sup>11</sup> Marco Antonio Canini (filoroumano), *La verità sulla questione degli israeliti in Rumania (amicus Plato, sed magis amica veritas)*, Roma 1879 (aussi dans "Nuova antologia", 15 agosto 1879); Idem, *La verità sur la question israélite en Roumanie*, Paris 1879.

Gianluigi Bruzzone, apparu il y a une dizaine d'ans dans les "Actes de l'institut Vénétien de Sciences, Lettres et Arts"<sup>12</sup>.

Dans les derniers ans de sa vie, cependant, il n'oublia jamais la langue et la littérature roumaine qui enseigna à l'École supérieure de Commerce de Venise, l'actuel Ca' Foscari, comme a raconté un historien récemment disparu et bien connu à Venise et en toute Italie, Marino Berengo<sup>13</sup>. À la littérature roumaine il réserva place ample dans le *Libro dell'amore*<sup>14</sup>, anthologie pondéreuse en cinq tomes qu'il dédia à la poésie d'amour universel. Il n'était pas maintenant plus organique à aucun projet politique, beaucoup de moins à un projet qui concernait la Roumanie, mais sa passion littéraire et poétique était la confirmation d'une capacité spéciale ou penchant à comprendre jusqu'au point de sentir les événements culturels, politiques et sentimentaux d'un peuple étranger, presque à se construire une nouvelle patrie.

### L'ethnogenèse de la nation roumaine selon Canini

Maintenant nous passons à dire des opinions de Canini sur l'ethnogenèse du peuple roumain et du livre dédié à ce problème. Entre l'automne tardif 1857 et l'hiver 1858 un de protagonistes les plus connus du Risorgimento roumain, Ion Brătianu, publia différents articles sur "Românul" concernant le problème des nationalités, en particulier de celle roumaine, en soutenant substantiellement que la composante latine était minoritaire dans l'histoire et dans la nation roumaine. De Jași "Naționalul" répondit en polemisant avec deux articles griffés avec le pseudonyme Silvu, en exprimant déception pour le fait que cette thèse fût soutenue par un ancien exilé. Sur le même journal intervint Canini plus en détail, en utilisant la langue roumaine et en tenant haut le ton comme convenait à un feuillet qui publiait écrits de Rădulescu, Bolliac et Aricescu. Il nia donc que Brătianu avait des sentiments antinationaux et il souhaita la concorde entre tous les fils de la Roumanie qui vivait un moment de crise. On était en effet dans l'attente des décisions des Puissances concernant les aspirations à l'unité des patriotes moldo-valaques: celles-ci avaient été reveillées par les résultats de la crise d'Orient, qui s'était

---

<sup>12</sup> Idem, *Gl'israeliti di Rumania e il commendatore Baccio Emanuele Manieri, celebre antisemita*, Venezia, Fontana 1883, II (estratto dal giornale "Il Tempo"); Gianluigi Bruzzone, *Marco Antonio Canini e Baccio Emanuele Manieri: profilo di un'amicizia. Contributo all'epistolario di Canini*, dans "Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti", classe di Scienze morali, lettere ed arti, tomo CXLVII (1988-89), pp. 53-153.

<sup>13</sup> Marino Berengo, *Le origini dell'insegnamento di filologia romanza a Ca' Foscari*, in *Studi medioevali e romanzi in memoria di Alberto Limentani*, Roma, Jouvence 1991, pp. 11-20.

<sup>14</sup> Volumes I-V, Venise 1885-1889.

conclue avec la défaite militaire et diplomatique de la Russie, Puissance protectrice des Principautés de Valachie et Moldavie, mais pour elles plus oberante que pas la Puissance haut-souveraine, l'empire ottoman. En homme de culture, mais aussi en italien, c'est-à-dire - comme il affirmait - frère des Roumains, Canini se permettait de dire la sienne en inculquant au Brătianu inexactitudes historiques, argumentations faibles et affirmations pas prouvées. Pour le faire, il mit en champ un bagage culturel pas indifférent: de Virgile au Leibnitz, d'Eutropio et Julien au Gibbon même au Maldarescu et aux Italiens studieux de la colonne Traiana, Canina, Ciaccone et Fabretti (p. 64). Les articles apparurent aussi sur le "Gazeta de Transilvania" de Gheorghe Barițiu publiée à Brașov (Kronstadt), c'est-à-dire en Transylvanie, alors province de l'empire de l'Autriche, et ils furent recueillis immédiatement par le même Canini dans le volume intitulées *Studii istorice asupra originii națiunii române*.

La thèse soutenue par Canini en substance était la suivante: en 274, quand l'empereur Aureliane retira au sud du Danube ses légions, une nation roumaine s'était déjà constituée, culturellement caractérisée non seulement par la présence romaine mais aussi ethniquement par la présence massive de fermiers italiques, pendant que Celtes et Daces auraient presque disparu. Malgré la rupture des relations avec Rome et les invasions répétées, cette nation était restée dans son siège et il pouvait maintenant aspirer à son Risorgimento. "Parfois on trouve" - écrivait avec inspiration poétique le Vénitien - "quelques tableaux de grands maîtres, mais couvert depuis beaucoup de temps d'une moisissure sale, noire. Si cette moisissure est enlevée, les beautés de la peinture se montrent peu à peu, et le tableau méprisé peu avant montre une grande valeur. Également, Roumains, nettoyez la moisissure sale, noire que la barbarie des conquérants et la corruption des oppresseurs de cette terre ont laissé sur le caractère national; et les vertus romaines les vieilles, les grands se montreront à tout le monde. Vous soyez les petit-fils dignes des Romains, frères dignes des Italiens: ceux-ci vous soutiendront dans vos efforts (34-35)<sup>15</sup>. D'ailleurs il avait dit de parler du problème "comme membre d'une nation qui a toujours été considérée comme un tronc d'où la nation romaine, justement comme une branche pleine de vie, grandit, il s'agrandit et elle se conserve intégrale et florissante après beaucoup de siècles, malgré beaucoup d'hivers rigoureux, malgré beaucoup de négligence de quelques cultivateurs incapables. Le droit que nous avons est

---

<sup>15</sup> "Si potrebbe applicare anche alla costituzione di questa figlia della gente romana quanto disse Virgilio riguardo agli antichi Romani: "Tantae molis erat Romanam condere gentem" (p. 35).

certainement comme le droit qui a un frère ou un cousin de se mêler dans les affaires d'un frère ou de son cousin" (pp. 5-6).

Brătianu avait soutenu que, quand l'empereur Aureliane laissa la Dacie en pouvoir aux Goths, "la nationalité roumaine était encore lointaine d'atteindre son unité d'aujourd'hui". Pour Canini "cette affirmation n'est pas soutenue ni par preuves fondées sur le raisonnement, ni fondées par preuves sur les auteurs de référence" (p. 8). Et il continuait : "Nous faisons une hypothèse. Nous supposons pour un moment que l'élément romain ne fût autre chose qu'une fraction de la population de la Dacie au temps d'Aureliane; nous adoptons l'opinion de monsieur Brătianu, que les autres fractions fussent composées par Gètes et Celtes. Nous rétrécissons le temps dans lequel la Dacie fut province romaine, du 106 jusqu'à le 274 D.C., en soustrayant à cet numero presque vingt ans, c'est à dire les derniers, puisque dans cette période la Dacie fut perturbée par les invasions des Goths jusqu'à quand elle a été complètement donnée dans leur pouvoir. [...] Je soustrais au temps de la domination romaine cette période frénétique, et je les rétrécis à 150 ans c'est-à-dire aux cinq générations, en adoptant les calculs de Hérodote de trente ans pour chaque génération. Nous supposons que la génération du Dacie fût formée par nombreux différents éléments. Comme! le peuple le plus civilisateur, le plus assimilateur du monde, si je peux m'exprimer ainsi, le peuple romain, au cours de cinq générations il n'a pas réussi à combiner ensemble, à unifier ces différents éléments? Et quand la Dacie fut abandonné en pouvoir aux Goths, est-ce que le peuple qui restât n'était pas autre qu'un ensemble d'hommes, étrangers les uns aux autres, une espèce de masse hétérogène? En vérité cette idée me semble absurde" (pp. 8-9).

Plus devant le Vénitien affirmait : "Les nations barbares, qui envahirent la Dacie, étaient toutes étrangères aux éléments qui composaient la jeune famille latine le long du Danube. Monsieur Brătianu s'exprime ainsi et il est de l'opinion qu'un de ces grands et puissants éléments, comme il le dit plus en avant, c'était l'élément Daco-gete. Les Huns et les Avars qui ressemblaient aux actuels Calmucchi, les Cumans et les Patsinacii qui étaient d'origine tatare n'avaient pas quelque affinité sans aucun doute avec les Gètes; et les Madjars, lequel gens est apparentée aux gens turcs, avait avec eux seulement une ressemblance faible et lointaine. Mais est-ce que monsieur Brătianu ne sait pas qu'une de nations barbares les plus puissantes et celle qui a envahi la première et conquis le Roumanie, la nation des Goths, comme il est prouvé par les études de l'érudit Carlo Troja mon compatriote, était une nation unique avec les Gètes? Ce peuple qui en fuit les armes terribles de Rome, il alla habiter en autres terres (Ukraine, Podolia, etc.), et il acquit nouvelle force en se mélangeant avec autres barbares. Voilà le résultat d'études profondeurs faites par savants modernes, le résultat contraire à

l'assertion du grand historien Gibbon, qui vécut à la fin du siècle passé. Gibbon ne voyait pas dans les noms Goth et Géta 'si non une ressemblance accidentelle qui servit merveilleusement à la crédulité et à la vanité des Goths' qui croyaient qu'ils descendissent des anciens patrons de la Dacie. L'opinion sur l'identité ou au moins sur l'affinité entre les deux peuples, comme en général elle est adoptée par les érudits, est soutenue par quelques écrivains anciens aussi. Spartiano dit 'Les Goths et les Gètes ce sont le même peuple avec nom différent'; et un autre historien dit: 'précédemment les Goths s'appelaient Gètes'. Les Gètes quand se trouverent au sommet de leur puissance, ne voulerent pas en aucune manière se mélanger avec les Sarmathes, population limitrophe, lesquels maintes fois furent leur alliés contre les Romains. Mais les restes de Gètes expulsés de leur terre conquise par les Romains se mélangèrent avec les Sarmathes et peut-être avec d'autres peuples barbares, et ils formèrent la nouvelle nation des Goths dont on n'entendit pas parler jamais avant de la fin du second siècle d.C. Quand les fermiers s'établirent dans la terre conquise et ils la recouvrirent avec beaucoup de villes puissantes et florissantes, les restes des Gètes s'unifièrent avec d'autres peuples et ils se préparèrent à se lancer sur d'eux avec les armes en main et avec l'âme pleine de soif de vengeance, ils envahirent ces villes et l'empire romain disparut. Si les Gètes fuissent été un des éléments grands et puissants de la nation roumaine, il faudrait exister une grande affinité entre les Roumains et les Danois d'aujourd'hui, qui prennent sans doute leur origine des Goths. Mais quelle affinité, quelle ressemblance existe entre les Roumains avec la figure sombre et pâle, aux cheveux et les yeux noirs, et les habitants du Yutland et de la Fionia, avec la figure blanche, aux cheveux blonds, aux yeux bleus? Nulle, sans aucune doute" (pp. 10-11). Aujourd'hui, il doit être rappelé, cette idée d'une identité entre Goths et Gètes est considérée absolument dénuée de fondement et l'affirmation citée de Gibbon est par contre réévaluée complètement. Voilà ici un des points les plus audacieux et au même temps faibles de la thèse caninienne.

Pour Brătianu l'unification des différents éléments qui composent la nation roumaine ne se réalisa pas non plus quand les Goths occupèrent la Dacie. Sur ce point Canini s'arrête ultérieurement. Pour l'intellectuel roumain "alors la multitude était dans sa grande partie plus Gétique que Romaine. Le plus important, les plus riches habitants de la province Dacie (decuriones, quinquennales etc.) finalement tous les habitants qui selon la théorie susdite étaient les seuls d'origine romaine, à un ordre d'Aureliane, s'établirent avec leurs familles au-delà du Danube. Si le *vulgus*, c'est à dire la multitude des habitants qui restèrent eût été dans sa grande partie d'origine getique et si peu d'entre eux eût été romanisée, n'est-il pas vrai qu'elle se serait confondue et

unifiée avec les Goths soit avec les descendants des Gètes chassés par Traian? En vérité ils n'auraient pas été ceux-ci les aïeux des les deux nations, de celle qui resta en Dacie après Aureliane, et de celle-là à laquelle Aureliane abandonna la Dacie? Et, pour dire mieux, est-ce qu'elle n'aurait pas été une nation seule dont une partie tomba sous le joug des Romains, et qu'une autre partie vint à la libérer et à s'unir avec elle? Il n'est pas vrai qu'alors langue et traditions latines auraient disparu complètement au d'ici du Danube? ... Que pourrait opposer monsieur Brătianu à cet argument? Est-ce que cette critique est assez fine ?" (pp. 11-12). En dépit de ce que pensait l'exilé italien, il était en train de tirer une déduction errée par une introduction erronée: l'identité entre Goths et Gètes. Pourtant cette observation sur la disparition partielle de l'héritage culturel et linguistique latin peut valoir dans un contexte théorique différent.

Nous laissons encore le mot au exilé vénitien: "monsieur Brătianu ne reconnaît pas l'autorité d'Eutropio qui dit: 'Car la Dacie était vidée d'hommes à cause de la longue guerre de Decebal, Traiano y transporta une multitude infinie d'hommes qu'ils habitassent les champs et les villes'. Je ne veux pas soutenir l'autorité d'Eutropio, puis que ça m'obligerait à faire une trop longue discussion. Mais est-ce que monsieur Brătianu ne voudrait pas reconnaître l'autorité de l'empereur Julien non plus qui dans son écrit *De Caesaribus* met en bouche à Traian ces mots: 'Geticam gentem penitus everti et delevi (J'ai détruit et éteint du tout les gens - ou la nation - gete)? Cela n'implique pas contradiction avec ce que nous avons dit plus haut sur l'identité ou la grande affinité des Goths avec les Gètes. De la Dacie la gens gete a été expulsée, en Dacie elle fut détruite et exterminée; et seulement un siècle après la conquête de la Dacie cette nation se trouve, mais maintenant mélangée avec autres gens et avec un nom différent. Julien fut un homme très cultivé [...] Si la multitude des Daco-gètes et des autres peuples barbares fût restée dans les terres de la Dacie, Julien l'aurait su, il n'aurait pas affirmé que cette multitude avait été expulsée, détruite, effacée [...]. Il connaissait sans aucun doute très bien l'histoire des peuples qui dominait, des peuples avec lesquels il se battait, des peuples qui habitaient les frontières de l'empire romain. Donc, ou l'empereur Julien fut un ignorant et un menteur, ou monsieur Brătianu s'est trompé, en soutenant que la multitude des Daco-gètes et en général des peuples conquis resta dans cette terre après la conquête romaine" (pp. 12-14). Sur cet aspect d'extrême importance, si Traian avait opéré un nettoyage ethnique, éventuellement décisive pour déterminer l'ethnogenèse du peuple roumain, je me permets de laisser le jugement suspendu.

Voilà encore une critique que Canini adresse à son interlocuteur à distance, qui fait des précisions ou donne des limites à regard de ce que on a

dit à propos de l'extermination et l'expulsion des Daco-gètes. "Pour prouver que la Dacie ne fut jamais vidée d'habitants, monsieur Brătianu lit les mots suivants de Dione Cassio 'une tribu de Daces qui avait émigré de la Dacie au-delà du Nistru [Dnestr], demanda la permission de revenir en arrière et elle reçut des terrains de l'administration romaine.' Ça est comme si quelq'un dirait: 'Une certaine famille ne fut jamais expulsée de sa maison; et voilà la preuve: un descendant de cette famille expulsée a demandé le permis d'entrer de nouveau dans l'habitation des ses ancêtres, pour occuper seulement une chambre, et le nouveau patron de la maison lui a donné le permis'. Selon mon point de vue le sujet serait très comique. Je suis bien loin de soutenir que les Roumains actuels n'aient pas dans leurs veines non plus une goutte de sang étranger: je suis bien loin d'affirmer que non plus un seul Dace ni un Celte resta dans sa patrie après la conquête romaine. Tous les peuples sont plus ou moins mélangés: nous Italiens aussi ne sommes pas moins mélangés qu'autres peuples. Seulement quelques Grecs peuvent croire qu'ils descendent directement des *Andres Athinei* auxquels Demosthène lisait ses oraisons splendides, ou de ces trois-cents Spartiates qui périrent aux Termopiles. L'histoire nous présente peu d'exemples de peuples complètement exterminés, au point qu'aucun individu de la nation battue ne soit resté dans la terre conquise, ou qu'il n'ait pas cherché un refuge en terre étrangère" (p. 14). Avec cette notation concernant l'ethnogenèse d'un autre peuple du Sud-est européen, l'hellénique, Canini donna un avant-gout de ce qu'il écrira plus loin (p. 59), sur la théorie bien connue de Fallmerayer<sup>16</sup>. En ce qui concerne à la disparition de peuples ou à leur déplacement territorial, Canini rappelle les cas entre eux opposés des Guasi des îles Canaries et des Siculi et des Boi, transmigrés, les premiers de l'Italie centrale en Sicile et les seconds de la plaine du Pô en Bavière<sup>17</sup>.

<sup>16</sup> Le savant allemande Jakob Philipp Fallmerayer – avec lequel les intellectuels grecs souleverent des polémiques - avait affirmé dans son oeuvre *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters* (Stuttgart-Tübingen, 1830-1836) qu'il n'y avait plus de parenté parmi les Grecs du Huit-cent et ces de l'époque classique, à cause des invasions des slaves et d'autres peuples, invasions qui touchèrent jusqu'aux extrémités du Peloponnèse.

<sup>17</sup> "Uno di questi esempi così rari è quello dei Guasi, i quali abitavano le isole Canarie nel XIV secolo. Gli spagnoli conquistarono quelle belle isole e sterminarono completamente la loro popolazione: neppure una parola di quella lingua non si è conservata, né una traccia dell'esistenza di quella sfortunata nazione, al di fuori di qualche monumento. Ma la storia ha conservato più esempi di nazioni che hanno preferito fuggire dalla loro terra, piuttosto che soggiacere al giogo dei conquistatori stranieri. Proprio nella nostra Italia, in tempi molto lontani, i Siculi, i quali erano un grande popolo che dominava l'Italia centrale, dopo che furono vinti dai Pelasgi e dagli Aborigeni, si trasferirono nell'isola Sicania, che dal loro nome, si chiamò Sicilia. I Boi, vinti dagli Ombri, abbandonarono le piacevoli sponde del Po

Donc Canini repousse l'idée qui seulement quelques chefs des Gètes et des Daces furent de la Dacie, comme la Colonne Traiana illustre sur la quelle il cite ici Miculescu (p. 15); et il se déclare convaincu que par contre la fuite fut massive et elle se dirigea au-delà du Nistru où les Daco-gètes "se rendirent dans l'espoir qu'ils seraient revenus un jour. Dans ces terres d'où ils sont toujours venus dans le pauvre Romanie la tramontane, les locustes et les étrangers envahisseurs. [...] Ils firent tout comme leurs aïeux aux temps dans lequel Darius Sahinsah, les rois des rois, envahi les Dacie, c'est à dire qu'ils laissèrent les terres vides, désertes: mais les Persans ne purent pas s'établir en Dacie pour toujours; [à la différence des] Romains qui le purent" (p. 16)<sup>18</sup>.

Sur le nettoyage ethnique, sujet central dans sa construction théorique, Canini revient, après avoir présenté le cas bien différent de la Gallie romanisée, mais ne colonisée pas. "Pendant que César eut le plus grand intérêt à épargner les Gaulois, Traian avait le plus grand intérêt d'exterminer les Daces. Il voulait donner un exemple terrible, qui enseignât aux autres barbares à ne pas violer les traités, à ne pas recourir aux moyens perfides, comme Decebal fit; il voulait effacer avec les victoires impressionnantes, avec un massacre sans pitié le mauvais effet qu'avait fait sur les barbares la lâcheté de Domitien qui avait permis de payer un tribut aux Daces" (p. 23).

---

per le rive dell'Inn e del Danubio, e abitarono la terra che ora si chiama Baviera (Bayern)" (pp. 14-15). Più esattamente i Boi stanziati nella pianura Padana furono sottomessi dai Romani e quelli transalpini diedero il nome alla Boemia, per passare poco prima dell'era cristiana nel Norico e in Pannonia dove furono annientati dai Daci (salvo quelli trasferiti in Gallia). La Baviera prende nome dal popolo germanico dei Baiuvari o Bavari.

<sup>18</sup> "Ripeto che sono dell'idea che i resti dei barbari vinti si sono mescolati con i coloni romani in Dacia sotto il regno di Traiano e di altri imperatori; ma non credo assolutamente che la massa dei barbari sia rimasta al di qua del Nistro: non credo quello che dice il signor Brătianu 'soltanto alcuni capi di alcune tribù più ribelli si decisero forse ad allontanarsi temporaneamente dalla loro patria'. Leggendo queste parole mi sono ricordato degli sfortunati Daci che ho visto rappresentati sulla colonna di Traiano a Roma, i quali, come dice il bravo romeno, l'eccellente patriota il signor Miculescu,

"... In fuga al loro seguito con paura/ menando i loro vitelli in luoghi lontani"

Ho pensato che, secondo l'ipotesi del signor Brătianu, quei Daci sono soltanto alcuni capi i quali hanno preferito fuggire in terra straniera e conservare la propria indipendenza, piuttosto che restare sulla terra che copriva le ossa dei loro avi, e accettare il giogo romano. Ho pensato che gli altri Daci furono così vili da abbandonare i loro capi e simpatizzare con i vincitori; ... e questa ipotesi mi è sembrata assurda. Attualmente gli eruditi dell'Europa riconoscono l'affinità di tutti i popoli i quali hanno vagato per tanti secoli in quello spazio senza confini che si stende dal Danubio fino al Caucaso, dal mare Adriatico fino al mar Caspio. Dove potevano mai quei barbari trovare un rifugio per loro, per le loro famiglie e per le loro greggi per sottrarsi al giogo di Roma?... I Geti non potevano trovarlo tra i Germani, poiché quelle nazioni non erano amiche, come osserva Tacito. Sicché lo trovarono nelle terre oltre il Nistro" (pp. 15-16).

Le Vénitien considère comme destitué de fondement un autre argument utilisé par Brătianu. Celui-ci affirma que "bien que vigoureuse aie été cette colonie romaine en Dacie, il n'aurait pas pu s'acclimater et devenir une si nombreuse nation. Cette colonie arrachée à la chaude Italie, et transplantée sur les bords âpres de la Mer Noire aurait péri proie des vents et des neiges". Pour Canini il y n'a pas par contre "à s'émerveiller si les fermiers romains en Dacie se sont multipliés en bref temps et ils ont formé une nombreuse nation. [...] Les paysans italiens qui furent victime de la concentration de propriétés terriennes en peu de mains, qui était alors le plus grande plaie de l'Italie, comme dit Plinio les Vieux, ils coururent gaiement ici pour recevoir nouvelles propriétés et ils envoyèrent leurs bénédictions au grand empereur Traian qui leur donna ces terres. Une période de grande prospérité pour cette partie de l'empire, comme pour les autres, découle depuis l'an 106 jusqu'à le l'an 180, c'est-à-dire jusqu'à la la mort de Marc Aurèle" (pp. 26-27), et ceci y favorisa le développement démographique aussi.

Finalement Canini contestait un document tiré par le registre du conseil municipal de Sasu Sebesu, qui pour Brătianu confirmait l'origine dace des paysans roumains c'est-à-dire de la majorité du peuple roumain parce que tardif et car l'auteur anonyme y "a confondu temps et institutions; il a cru que la société romaine fût organisée comme la société féodale dans le Moyen Âge, à sa époque" (p. 30). Il affirmait en outre que "on contraindrai en vain les Roumains à mettre Decebale, Viridovix dans le groupe de leur héros" (p. 54).

Après avoir tâché de démolir la construction théorique de Brătianu, en révélant l'inspiration la plus profonde de son écrit, Canini fait appel à une motivation plus politique des propres thèses et de la polémique lancée contre l'intellectuel roumain. "Maintenant la Roumanie a relevé la tête du sépulcre où voulaient la fermer ses ennemis, et elle a enlevé le couvercle; mais la grande partie de son corps est encore dans le sépulcre. Les sympathies qu'a réveillé la cause de la Roumaine en toute l'Italie donnent aux Roumains un nouveau titre pour se croire d'origine italienne, pour espérer un grand avenir comme descendants de droit des Romains, comme parents des Italiens. Pour réaliser cette alliance la plus puissante et nécessaire, s'ajoutent en outre les intérêts communs aussi, que mes lecteurs connaissent et dequels je ne peux pas parler. Dire que la majorité de la nation roumaine est d'origine barbare ne serait pas un acte de cruauté, lui contester ainsi son nom, soutenir qu'elle descend de peuples obscurs quelconque, que les anciens confondaient sous le nom commun de Scites?" (p. 34). Enfin pour le Vénitien ce n'était pas le

moment de soutenir thèses qui affaiblissent l'élan risorgimentale de la nation roumaine et les bons rapports qui existaient entre le Roumanie et l'Italie.

Il ne manque pas une polémique contre le français Henri Martin avec qui il eut motif de polémiquer pour avoir soutenu la reconstruction des événements de la 1848-49 seconde le point de vue de Manin, en touchant l'honorabilité des adversaires de ceux-ci, entre lesquels se comptait Canini<sup>19</sup>. Dans un article du "Românul", Martin avait affirmé que le vrai nom des Roumains était Vlach, qui signifie nation Celte ou gauloise, comme les peuples limitrophes les appelaient. Canini en déduisait ironiquement: « Donc les paysans roumains ne connaissent pas son vrai nom, les Slaves et les Madjars le connaissent; et car les Slaves donnent en général le même nom de Vlach, à nous Italiens aussi, nous aussi donc sommes des parfaits Celtes » (p. 57). Il est notoire en vérité que le mot indiquait une tribu de Celtes habitant dans la plaine Du Pô, mais par la suite il commença à indiquer des populations d'une façon générale occidentales; ce terme était utilisé pour identifier des gens latines ou latinisées. Il suffit de rappeler qu'encore aujourd'hui en hongrois l'Italien est appelé *olasz*, c'est-à-dire valaque.

Dans l'hypothèse de Canini devait trouver place le problème linguistique. Dans ce champ aussi il se met sur positions extrêmes. Après avoir affirmé que la langue des Daces et celle getique étaient différentes, il est sûr que la langue roumaine courante est par contre unitaire, ce qui confirme encore une fois l'apport positif de la culture latine. "Il existe en Roumanie donc l'unité de langue: les Roumains dépasseront sans aucun doute les très grands obstacles à leur unification nationale, mais ils n'ont pas, comme les Italiens, dialectes provinciaux; de la même manière, ils n'ont pas comme les Italiens, ce obstacle qui empêche l'unification des parties de l'Italie [...], c'est-à-dire la Papauté" (p. 43). Puis le Vénitien insiste sur les ressemblances entre roumain et italien ou plus encore entre roumain et dialectes italiens. "Monsieur Eliade" - il rappelle - "fut le premier entre les Roumains qui eut l'idée de faire un parallèle entre la langue roumaine et la langue italienne. Malheureusement monsieur Eliade ne connaissait pas les dialectes italiens: la connaissance de ceux-ci lui aurait permis d'étendre son travail" (p. 65). D'ici une série de tableaux comparatifs qui présentent un certain intérêt et que cependant j'omettrai ici. Dans ces pages des *Studi istorice* aussi il y a de nouveau la motivation politique car l'auteur parte d'un donné essentiel, metascientifique: "il est d' devoir de chaque bon patriote soit Italien, soit roumain, de serrer ces liens encore plus, et non de les affaiblir par des théories fausses sur l'origine de ces deux peuples" (p. 29).

---

<sup>19</sup> Cfr. *Vingts ans d'exil, cit.*, pp. 67-69.

Le plus souvent les argumentations de Canini de caractère historique, archéologique, anthropologique etc. sont fondées, parfois elles ne le sont pas; cependant elles n'atténuent pas l'exagération de la thèse fondamentale. Ce n'est pas par hasard que l'auteur suivit Ion Heliade Rădulescu pour ce qui concerne la langue, en se poussant au-delà, comme nous avons déjà observé, avec des observations relatives à un rapport présumé entre quelques dialectes italiens et la langue roumaine. La petite oeuvre lui donna probablement une certaine notoriété quoique liée aux événements politiques en cours; le même auteur était conscient de cette dimension de son écrit et ça se voit en différentes pages; en outre semble une *excusatio non petita* l'expression suivante: "même si cette origine romaine est une faute, c'est une faute respectable qui a contribué et il contribuera au bien de la nation" (p. 35). D'ailleurs, sur la traînée de l'idée de affinité et fraternité entre Italiens et Roumains, il ne manquait pas de proposer, à côté de l'étude réciproque de la langue roumaine et italienne et de l'introduction de la métrique italienne dans la poésie roumaine, l'immigration aussi dans les campagnes roumaines de fermiers italiens qui auraient apporté grands avantages à l'agriculture de la Roumanie sans nuire à l'homogénéité ethnique de la nation dans laquelle ils se seraient rapidement intégrés (pp. 79-80). Cette idée, nous l'avons déjà vu, Canini la proposa de nouveau après quelques ans, mais en 1858 elle confirmait la commixtion entre étude scientifique et engagement politique qui se trouve dans sa prose et dans sa mentalité. Sur la validité scientifique de quelques argumentations présentées dans les *Studii istorice* restent ombres sérieuses, malgré la belle culture mise en vue par l'auteur: après quelque temps le même Vénitien admit d'avoir exagéré dans ses théories pour esprit patriotique et amour de la nation roumaine<sup>20</sup>. La valeur totale et l'originalité de son oeuvre<sup>21</sup> aussi demeurent intactes si on considère qu'il était étranger. Il fut un intellectuel italien qui cependant se situa parfaitement dans le contexte des débats et de la production journalistique de la Roumanie à la moitié du XIXe siècle. Canini nous donna donc, pour utiliser un jeu de mots, une image internationaliste de l'idée de nationalité.

Roma

---

<sup>20</sup> Marco Antonio Canini, *Prolusione al corso di lingua rumâna* (tenuta presso la Scuola superiore di Commercio il 20 gennaio 1884), Venezia 1884 [l'École supérieure de commerce fut le premier nucléus d'études supérieures ou universitaires dans la ville de la lagune et donc la progenitrice de l'actuelle Université "Ca' Foscari"]

<sup>21</sup> C'est ne pas possible de dire qui (Valentineanu?) a fait la revision de la langue avant de la publication, ni on peut savoir si l'auteur écrit directement en roumain, quoique je le croie, puisque il n'y a des traces d'un text en italien.